

l'invitée

PHOTO: MATTHIAS THOMANN

Hélène Ahrweiler

Historienne de la civilisation de Byzance, Hélène Ahrweiler a été invitée à l'Université de Genève en mars dernier, par la Faculté des lettres. D'origine grecque, Hélène Ahrweiler est l'une des rares femmes qui a réussi à mener

de front carrière et vie de famille à une époque où les femmes étaient encore peu admises dans les milieux professionnels. Marquée par l'exil de ses parents d'Asie mineure et la Résistance lors de la Deuxième Guerre mondiale,

elle entame ensuite un parcours original dans un monde d'hommes. En 1975, elle est par exemple la première femme au monde à devenir recteur d'une université : la Sorbonne.

– Je pense que nous pourrions réellement parler d'égalité lorsque des femmes laides, sans diplôme et incompetentes occuperont des postes à responsabilité !



Ping

P ng

« *Campus* : – Vous êtes l'une des rares femmes de votre génération à avoir occupé des postes aussi élevés. Comment expliquez-vous un tel parcours ?

Hélène Ahrweiler : – J'ai vécu la Deuxième Guerre mondiale en Grèce. A 14 ans, je participais à la résistance contre les nazis allemands. Et cet engagement a largement influencé la suite de mon parcours : en prenant les armes, j'ai entamé une vie d'homme avec pour slogan : mieux vaut mourir debout que vivre à genoux. Ces événements m'ont donné une sagesse qui m'a permis de me distancier des événements et d'évoluer avec sang froid durant toute ma vie professionnelle.

» J'ai toujours pensé qu'il fallait faire ce que l'on croyait être juste et intéressant pour nous. J'ai fonctionné ainsi toute ma vie. C'est peut-être pour cela que j'ai pu accéder à des postes élevés tels que recteur de l'Académie de Paris (qui dirige l'ensemble du système éducatif de la région parisienne) ou encore présidente du Centre national d'art et culture Georges Pompidou.

– Pensez-vous que le fait d'être une femme oblige à se battre davantage pour progresser ?

– Tout d'abord, je pense que les hommes et les femmes ont des stimuli professionnels totalement différents. Les hommes parlent en termes de carrière et envisagent toujours les possibilités d'ascension professionnelle qui s'ouvrent à eux. Moi, je ne connais aucune femme qui réfléchisse de la sorte. Notre objectif est plutôt de faire notre travail le mieux possible. Et moi-même, j'ai toujours privilégié l'être humain aux dossiers administratifs.

» J'ai naturellement rencontré des obstacles. Il est difficile de se faire accepter en tant que femme et j'ai été très exposée dans les postes élevés que j'ai occupés. C'est une lutte constante ! Certains hommes n'acceptent pas de recevoir d'ordres de la part d'une femme. C'est pourquoi je me suis rarement appuyée sur la hiérarchie traditionnelle et me suis entourée de gens de confiance. Il faut dire qu'en tant que femme, nous n'avons pas le droit d'échouer. Et en France, nous payons encore les déboires d'Edith Cresson qui, il faut le dire, n'a pas été aidée par les hommes de son gouvernement !

« *Campus* : – Que conseilleriez-vous à une jeune femme souhaitant entamer une carrière ?

H.A. : – Sois toi-même !

– Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, quelles études choisiriez-vous ?

– Je souhaiterais être ingénieur-architecte pour agencer l'espace et rendre le quotidien humain.

– Si vous deviez vivre à une époque, laquelle serait-elle ?

– L'avenir. En tant qu'historienne, il est difficile de préférer une époque à une autre. Chaque période a ses peines et ses joies.

– Si vous deviez définir l'Histoire ?

– Je reprendrais la définition de Gide : « tout a été dit mais comme personne ne l'a entendu, il faut toujours recommencer. »

– Y a-t-il néanmoins des épisodes de votre carrière où votre statut de femme a été un avantage ?

– Oui. Par exemple lorsque j'étais professeur au Département d'archéologie et d'histoire à la Sorbonne au début des années 1970. A l'époque, il fallait élire un nouveau président de département. Deux candidats, l'un de gauche et l'autre de droite, étaient sur les rangs mais ils avaient récolté un nombre égal de voix. N'arrivant pas à se mettre d'accord pour les départager, les professeurs du département m'ont alors sollicitée. J'étais la seule femme du département et je n'avais pas d'opinions politiques connues. Bref je représentais la solution idéale qui permettait de ne blesser personne. C'est ainsi, presque par hasard, que j'ai dirigé ce département.

– Pourquoi y a-t-il encore si peu de femmes dans des postes à responsabilité dans les milieux académiques ?

– Le vrai problème réside dans le manque de participation des femmes au niveau des prises de décision. Et il s'explique assez facilement. Les

femmes n'ont pas des ambitions professionnelles aussi élevées que les hommes, car pour la plupart, elles souhaitent fonder une famille. Combiner ces deux aspirations implique souvent un ralentissement de la réussite professionnelle.

» Dans mon cas, si j'ai pu allier vie de famille et travail, c'est grâce à mon mari. Il m'a toujours apporté un soutien et une compréhension totale. En outre, il a largement participé à l'éducation de notre fille.

– Pensez-vous que la parité (les quotas) soit une solution pour augmenter le nombre de femmes dans les niveaux décisionnels ?

– Oui. Je ne suis pas une militante féministe car je ne pense pas qu'être une femme soit un anathème ou qu'être un homme soit un privilège. Toutefois, la femme a depuis des siècles une position diminuée par rapport à l'homme. Et pour remédier à cette inégalité, il me semble très important que l'on adopte des mesures radicales. La parité me semble être l'une d'entre elles.

» Cela doit pourtant être une mesure provisoire. La parité est en effet une loi anticonstitutionnelle car elle est dirigée contre les hommes. Son unique objectif doit être de combler un vide.

» Je pense que nous pourrions réellement parler d'égalité lorsque des femmes laides, sans diplôme et incompetentes occuperont des postes à responsabilité !

– Avez-vous fait de la politique ?

– Non, jamais. Pour moi, la vraie politique est celle qui s'intéresse aux jeunes. Je pense d'ailleurs que le seul véritable problème politique actuellement est l'éducation. C'est la voie que j'ai choisie en devenant professeur puis présidente de l'Université de la Sorbonne et recteur de l'Académie de Paris.

» Pour la gestion des conflits, j'ai toujours essayé de valoriser le consensus. Je pense que cette attitude est essentielle pour la pérennité des institutions de l'éducation nationale française. En revanche, en politique, je trouve que le consensus est une attitude stupide. Elle est utilisée par ceux qui ne veulent pas se sentir seuls... »

Propos recueillis par SYLVIE DÉTRAZ